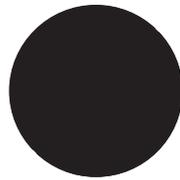


:arts:publics:

NUMÉRO #01:2022

POUVOIR, POUVOIRS, CONTRE-POUVOIRS

FACE A



17. ADRIEN LAFILLE 16. ANTOINE MOREAU 15. KATHARINA VILIEVA
14. AUGUSTIN PETIT 13. ARCHI SIGNATOR 12. KARINE FELLOUS/ 11. CLAIRE
CEIRA 10. OSCAR SEMILLON 9. GABRIEL HENRY 8. IRKAM CHAÏB-DRAA
7. HANNAH KO. 6. LINA MOR 5. IKRAM CHAÏB-DRAA
4. MARIE-ANAÏS GUEGAN 3. FABRICE VILLARD 2. MANUELA LEGNA
1. RITA OMAVA

POUVOIR, POUVOIRS, CONTRE-POUVOIRS

RÉDACTEURS EN CHEFS /

Jonathan Boudina, Yannis Boudina, Antoine Bouyeure, Myriam Graïne, Aline Mâle, Camille Protar.

COMITÉ DE LECTURE /

Jonathan Boudina, Yannis Boudina, Antoine Bouyeure, Myriam Graïne, Aline Mâle, Camille Protar.

GRAPHISME, ILLUSTRATION, MAQUETTE /

Yannis Boudina

AVEC LES CONTRIBUTIONS DE /

Pauline Badelon, Erika Bournet-Delbos, Ikram Chaib-Draa, Claire Ciera, Christophe Esnault, Karine Fellous, Gustavo Gomez-Meja, Marie-Anais Guegan, Bertrand Guillon, Gabriel Henry, Mykola Istyn, P-S Ignota, Hannah Ko., Adrien Lafille, Manuela Legna, Romain Lossec, Fabien Marechal, Etienne Michelet, Lina Mor, Antoine Moreau, Rita Omayya, Thibault Page, Zia Patouchkaia, Augustin Petit, Camille Ruiz, Archi Signator, , Jean-Rémy Turgis, , Katharina Vilieva, Fabrice Villard.

FIN A

ADRIEN LAFILLE

POÈME

point sur le pouvoir en 35 lignes

ce qui est vu est ce qui entre dans les yeux
certaines choses qui entrent dans les yeux sont perçues ce qui est perçu est ce qui est perceptible
pour percevoir il faut pouvoir percevoir
le pouvoir c'est ça
c'est pouvoir percevoir
mais
c'est aussi autre chose
le pouvoir donne à percevoir
il ordonne notre perception
si on fait disparaître un élément
et que le pouvoir ne l'avait pas donné à percevoir alors personne
[ne se rend compte de cette disparition voilà comment le pouvoir fait disparaître
il fait apparaître aussi
en faisant l'inverse
une perception qui apparaît change tout le système perceptif il y a
[toujours des conséquences
le pouvoir est diffusé
personne ne l'a
il est partout
tout le monde a du pouvoir
tout le monde peut cacher des perceptions
en faire apparaître d'autres
et personne ne comprend tout à fait ce qu'il voit la plupart des choses vues ne sont
[pas perçues le pouvoir c'est l'organisation du monde de la perception pour un individu
pour un groupe d'individus
le pouvoir est disséminé dans le monde de la perception

il est impossible de dire où il se situe
il est difficile de saisir le pouvoir dans un ensemble de perceptions il faut faire attention
car il est invisible
la plupart du temps

ANTOINE MOREAU

POÈME

Les forces en place

Les forces en place
sont en pouvoir de nuire
aux forces en puissance.
Les forces en puissance
sont en vertu de révolutionner
les forces en place.
Elles font face
de biais à ce qui force
et domine la situation.
Elles font faire
un tour
aux positions.
Elles sont celles
qui, sans force,
transportent.
Les forces en place
ne font pas le poids
face au réel du virtuel.

Copyright : ce texte est libre, vous pouvez le copier, le diffuser et le modifier selon les termes de la Licence Art Libre <http://artlibre.org>

KATARINA VILLIEVA

CRÉATION VISUELLE

Nadja Beugre



SUITE



AUGUSTIN PETIT

POÈMES

Rengaine again and against

Incapacité
Temporaire / partielle
De travailler et produire

Traquée
Corrigée

Arrache ta carcasse
Ou plutôt tes élastos
Parceque l'élasto
C'est le truc qui te colle à la peau

Ta carcasse au gratin
T'écopes
Les manques à gagner

Malgré
} lourde peine
Sinon

Alors ta carcasse et toi
T'as dit
Vaille que vaille
Et les doigts encore collants
Tu pisses

haut de plafond
au violon
au vent vilain

Et là
Léger
Remis au chardon
Tu ris

De voir tes pieds souillés
Jaune
Tu ris

Mais tant pis

Le vent vilain aussi
Tu l'as souillé
Et regardé droit dans les yeux

Demain
Auréolé de cette quasi défaite
T'auras trouvé un autre truc

Malgré l'Absolu
Défense
Placardée ici et là
Malgré la presse
Du vent contre
Air
Tu dégaines
Et sifflotes
Une rengaine
Again and against

ARCHI SIGNATOR

VIDÉO-POÈME



rétrobéissances

.	.
.	.
.	.
et	.
à	.
jamais	.
l'inépuisement	le
de la machine à palabres	poinçon
ordinatrices	intime des
.	acquiescements à
.	même la
.	chaire
le	de
poinçon	soi
intime des	sur
acquiescements à	soi
même la	de
chaire	même qu'à
de	ses semblables la pareille
soi	malgré la guite idem inscrite
sur	par les chemins
soi	d'esquive
de	.
même qu'à	.
ses semblables la pareille	.
malgré la fuite idem inscrite	et
par les chemins	à
d'esquive	jamais
.	l'inépuisement
.	de la machine à palabres
.	ordinatrices
et	.
dans	.
l'esquive	.
de tout chemin frayé	
selon la rectitude	
de l'encor	

KARINE FELLOUS

j'ai marché tant que j'ai pu

J'ai marché tant que j'ai pu
 Puis il a fallu rentrer
 Parce que l'heure
 Parce qu'on m'attendait
 Je n'avais pas fait les courses
 Je n'avais rien fait de domestique
 Les regards se posaient sur moi avec interrogation
 Je ne proposais pas de faire des pâtes ou des œufs
 au plat
 J'allumais la radio et me mis à danser

CLAIRE CEIRA

POÈME

oligarchies

petit terrien dans ton cabinet
de curiosités c'est kekchose
l'enfance a laissé filer
le chien wouaff et les madeleines
maintenant tu collectionnes
les nombres et chiffres-providence
le lubrifiant pour avaler les couleuvres
la lysopaïne après pour calmer la gorge.
la foudre qui te faisait peur
menaçait l'arbre du jardin
elle s'appelle maintenant urssaf
caf, ameli (sans e), et brandit
sa menace tellurique
de disparition individuelle
de petit glissement de terrain perso.

illustration. Anneaux, Yannis B.

OSCAR SEMILLON

POÈME EN PROSE

abandonner la thèse

à vingt ans la *métaphore du corps politique infecté au XVIe siècle* n'était pas seulement le titre d'un projet de thèse à avorter, mais aussi le pôle absurde autour duquel je tournais avec plus ou moins d'assurance ;

tourner avec plus ou moins d'assurance autour d'un pôle absurde est une activité qui se pratique sans aucune résistance et en suivant simplement le principe d'inertie qui conduit chaque vie, pour peu qu'on la laisse faire, à se maintenir en orbite autour d'un projet qu'elle ne cherche même pas à atteindre ;

je veux dire par là que la *métaphore du corps politique infecté au XVIe siècle* n'était pas l'horizon effectif d'une recherche réelle que j'aurais simplement abandonné après quelques années d'efforts infructueux, mais qu'elle était, cette thèse, dès le départ un échec et une ruine ;

plusieurs années donc j'ai maintenu dans le champ périphérique de ma vision ma thèse comme une cataracte existentielle et, plus tard, quand ma thèse a été abandonnée avec soulagement et culpabilité, je l'ai rapidement remplacée par autre chose afin de ne surtout pas sortir du mouvement rectiligne uniforme qui fait de mon existence une trajectoire nette et sans bavure ;

il faut reconnaître à Einstein et à son concept d'espace-temps le mérite de nous avoir donné le pouvoir d'aller tout droit tout en tournant ;

n'est-ce pas le formidable pouvoir de l'existence que de ne surtout pas s'infléchir soi-même mais de préférer infléchir la forme même de l'espace, la géométrie même du temps, pour donner l'illusion d'une désorientation de soi là où il n'y a qu'une reconfiguration continue des coordonnées de la chambre spatio-temporelle où notre existence a lieu ?

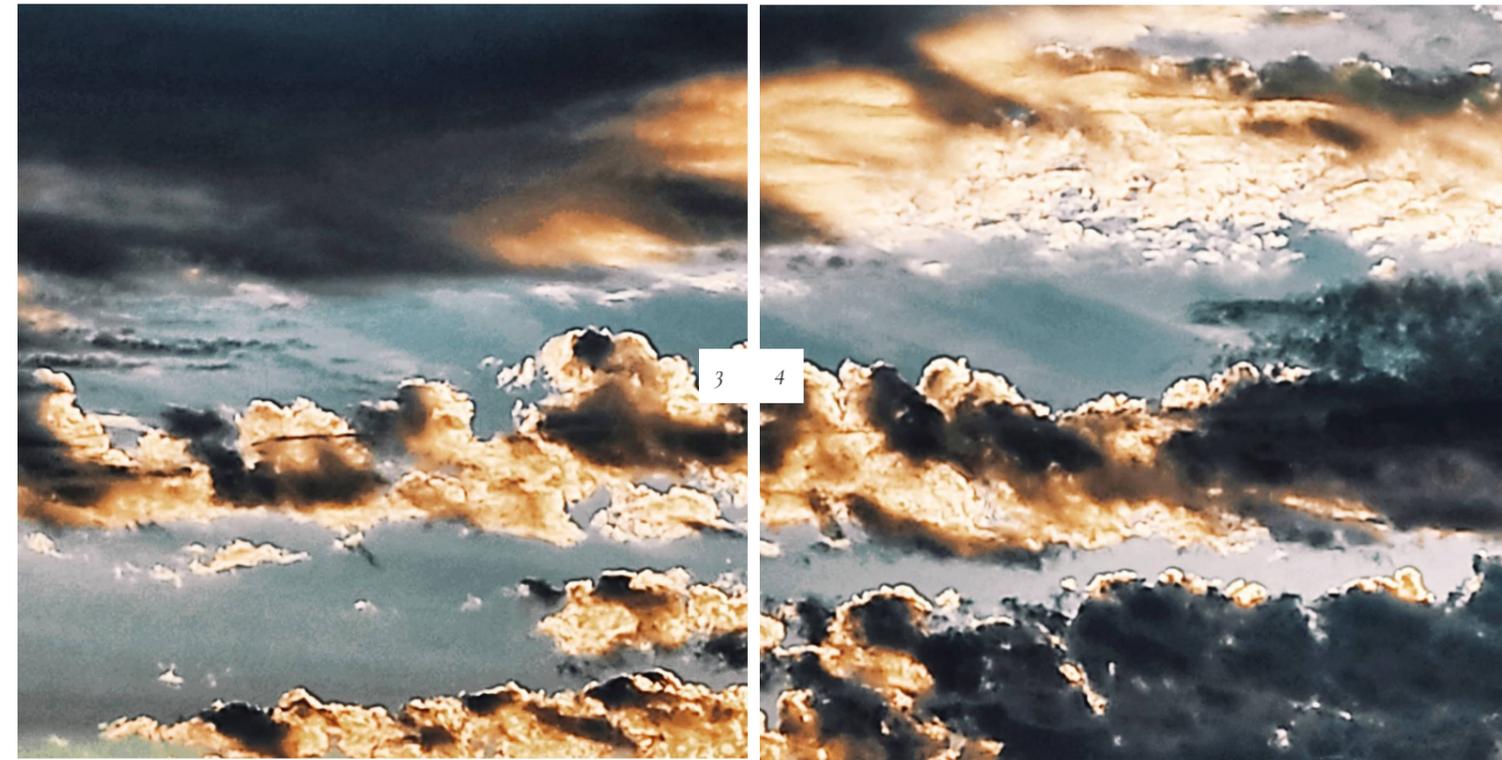
les effondrements locaux me poussent parfois à espérer le retour du solide espace newtonien, espace au sein duquel nous nous orientons sans être les impuissantes victimes d'une géométrie molle et capricieuse ;

mais non, j'ai toujours été sous la coupe de l'espace et sous la coupe du temps, roi et reine d'un pays que je croyais pouvoir conquérir en le traversant, mais que j'abandonne simplement comme tout voyageur abandonne de A à Z la région qu'il visite, comme j'ai abandonné ma thèse à peine l'avais-je commencé, comme j'ai abandonné mon premier amour, à peine avait-il commencé, comme j'ai abandonné ma grand-mère à peine avait-elle commencé à mourir et comme j'abandonnerai sans doute encore tout ce qui commencera quelque part en moi ;

fig. 02-04 / instagram Oscar Semillon

d'ailleurs la *métaphore du corps politique* telle qu'elle se pratiquait dans la pensée en XVIe siècle ne servait pas autre chose qu'à cela : récit des abandons successifs qui suivent la constitution d'un corps déjà mourant, histoire du pouvoir, qui n'est qu'une manière spécifique de s'abandonner, puisque cielleux qui gouvernent sont gouvernés par le pouvoir lui-même, comme une géométrie qui déciderait à l'avance que la somme des angles du triangle de la puissance est égale à 180° ;

à chaque peste le même dispositif visant à quadriller l'espace disponible pour les corps produisait, dans ma thèse, les mêmes effets pratiques et théoriques, et conduisait au même procès jusqu'à abandon complète des charges faute de preuves ;



quand donc j'ai définitivement abandonné ma thèse il y a quelques années, j'ai « mis à bandon » comme disait les anciens français du dictionnaire, c'est-à-dire « laissé au pouvoir de. » et même si ce « de. » provoque en moi une indéfinissable angoisse, semblable à celle qui me touche quand j'attends un.e inconnu.e dans un café, j'éprouve aussi une grande consolation à l'idée que ma thèse abandonnée quelque part pourra être, à la manière des écharpes perdues que de bonnes âmes attachent aux mobiliers urbains, retrouvée par quelqu'un.e qui en fera quelque chose ou qui n'en fera rien : comme si la courbure de l'espace m'avait certes fait basculer loin de mon projet initial, mais avait aussi rapproché, par un formidable effet de ressac, un esprit qui se trouvait, avant cette marée, à plusieurs années lumières et que cet esprit impuissant, voué lui aussi aux vents, mêmes les plus faibles, découvrirait dans la *métaphore du corps politique infecté au XVIe siècle* un horizon nécessaire, bien que temporaire, à la poursuite de son propre mouvement rectiligne uniforme.

GABRIEL HENRY

POÈMES

chanson douche

Derrière le rideau de douche
sous les trombes d'eau chuintantes
dans la vapeur subtilement parfumée
avec une justesse qui pour bien des choses
lui faisait défaut
d'une voix à tirer des larmes
au plus ironique des blocs de granit
l'habile manipulateur
le glacial calculateur
l'oppresseur impitoyable
le cruel et sanguinaire
dictateur
chantait

les milliardaires

J'ai 4,6 milliards
sur mon compte bancaire
et toi ?
la même chose en années
répondit le soleil
mais l'autre ne l'entendit pas
trop occupé qu'il était
à fondre
à s'éteindre
à disparaître

#01. A

IKRAM CHAÏB-DRAA

ILLUSTRATION

boîte à sous



imagine
une ville qui s'ouvre
pressée par les collines
dans un délit parfait
elle a le temps
elle a envie de mer

ma gênes
sainte comme son basilic
délicieuse comme sa terre
elle est noir et blanc
les opposés s'y mêlent
ma genèse et ma fin

ma gênes
me coupe le souffle
son vent est doux
comme le port d'un enfant
et son ventre mystérieux
elle pleure et chante
d'une pute qui marche
et son bleu
est si serré
que la lumière
éclaire à peine
ses ruelles infinies
et perdues
ses ruelles enchevêtrées
à perte de vue
et je sens
ma gênes qui monte
aux enfers
et j'attends
ma gênes qui descend
au paradis
dans un ascenseur
d'émotions
qui sentent le sel
de la sueur
de la mer
de la vie

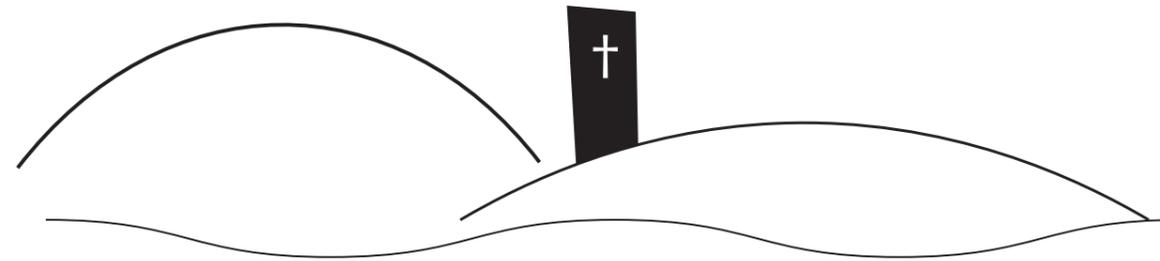


illustration. Gênes, Yannis B.

HANNAH KO.

POÈMES

ma gênes

se balancer

dans l'arrière-pays
qui était le mien
il y a un village
son nom, petite pierre
la pâte d'amande il dégage

cachée après une rivière
une belle maison
d'une pelouse libérée
et d'arbres de toute taille
elle est entourée

à quelques mètres
dans le jardin qui penche
à côté d'un étang
se trouve une balançoire
et son rosier grimpant

si dans les rêves
on y allait comme en voyage
je sortirais pieds nus
dans l'herbe fraîche du matin
pour gagner la chaise suspendue

assise sur le bois
je pousserais vers l'arrière
seule façon pour avancer
je soulèverais les pieds
le temps de voler

LINA MOR

POÈME

poème attablée

je pense à toi précautionneuse
attablée en ton point le plus éloigné,
sur le bout de ma chaise
laissant à peine poser mon poids.

tu découpes dans ton assiette
les aliments avec méthode et calme ;
je les vois se plier au grincement de ton couteau,
céder, dociles, aux volontés de ta fourchette.

il n'y a pas de place pour les restes :
tu manges tout.

le tissu sur lequel tient notre repas est
épais et froid
je l'effleure fébrile de
peur de nous faire chavirer.

il y a entre toi et moi des mets
acides et doux
de ceux que l'on goûte du
bout des lèvres pour ne pas
brûler son palais ou fondre
de délice.
la mie du pain n'éponge pas
tout le sang versé
par la tendresse impitoyable de
notre viande.

les grains de riz
sont tristement comptés

leur mélange pourtant forme
une montagne solide où
grimpent notre émoi.

au troisième plat,

la table se réduit de moitié,
je suis bavarde du vin seulement
où tes yeux prennent fin de moi.

les fromages palpitent
sous leur croûte destructible,
tous attendent
tout en le redoutant
leur tour.

tu fais miroiter en moi des desserts :
dame blanche, opéra, forêt noire -
ballet de sensations promises
mais c'est une île flottante qui vient
et me tient prisonnière :
mer laiteuse qu'aucune tempête ne change.

Et toujours,
une digestion d'équilibriste
pour venir à bout de cet exil.

des mouvements d'intestins
sous surveillance
les uns à éviter, les autres à inciter.
Tout un déploiement de forces sous marines
de plomberie amoureuse :
évacuer les coagulants et garder le fluidifiant.

ne pas saisir la première vague
mais celle qui amènera jusqu'au bateau robuste et beau.

MARIE-ANAÏS GUEGAN

POÈME EN PROSE

je lis des romans japonais

Je lis des romans japonais, parce que dans ces romans, parler de fleurs, c'est-à-dire parler de pique-niques sous les cerisiers en fleurs, parler des saisons, de la manière dont, peut-être, les plantes se renouvellent, fanent et meurent, dans ces romans, c'est tout à fait normal, ça n'étonne personne. Il n'y a pas de petit rictus. Les fleurs de cerisier font partie des préoccupations des personnages ; iels sont sincères, pur-es, lorsqu'ils décident d'aller se promener du côté de la rivière parce que c'est la saison des grenouilles. Et ça me fait du bien. C'est comme avec Annie Dillard, mais elle, elle s'ennoblit de la filiation de la nature writing ; ça lui permet d'écrire à propos d'un arbre, à l'automne, dont les feuilles se mettent à flamboyer sur un parking, et ça lui permet d'écrire à propos de tous les insectes de la rivière. Quelque part, elle accentue la logique des personnages de romans japonais, qui, de leur côté, ritualisent la fréquentation des végétaux – il existe des saisons pour telle fleur, des moments pour tel lieu –, puisqu'elle va tous les jours au bord de la rivière, examiner plantes et insectes, têtards et morceaux putréfiés de bois, avant de revenir dans sa cabane pour décrire tout ce qu'elle a vu – ce qu'elle ennoblit de la filiation que j'ai dit, et d'une dense fréquentation intertextuelle. Est-ce que cela manque de naturel ? je ne crois pas. Annie Dillard a

grandi, comme moi, au milieu d'une culture où parler de fleurs est d'emblée suspect. Je le savais bien, cet été, devant mon talus. Peut-être même que cet attrait des fleurs – beaucoup plus fort que l'attrait des mal-nommées «mauvaises herbes» – est ancré en moi depuis un héritage culturel un peu kitsch, qu'une autre partie de cet héritage me rend honteux. Je ne sais pas. Je lis aussi des romans japonais parce qu'Ito Ogawa écrit des choses tellement douces, lorsque ses personnages se nourrissent. Taniguchi aussi, dans ses mangas. Les personnages de romans japonais mangent beaucoup, et ça n'a rien d'obscène ; c'est aussi délicat que, disons, Huysmans lorsqu'il écrit des tas de choses sur les odeurs ; mais Huysmans tartine un certain nombre de paragraphes pour ce faire, et son personnage, peut-être, ne se nourrit pas – en réalité, je suis mauvaise langue, il se nourrit peut-être, j'ai oublié – en réalité, dans Là-bas, il ne manque jamais de détailler la composition du menu, simple et copieux, que partagent ses quatre personnages. Mais ce n'est pas pareil. Ses personnages se délectent de telle viande, de tel pâté, d'abord parce qu'ils en sont pas tous-tes issu-es de la même classe sociale, et que les invité-es ramènent à leurs hôtes une nourriture trop chère pour elleux. Il y a une délectation toute spéciale, je crois, dans ce geste d'offrir des viandes chères, que

la maîtresse de maison prépare avec brio. Ce n'est pas exactement la même chose dans les romans japonais – même si les préoccupations sociales ne sont pas tout à fait absentes de l'arrière-pensée des personnages – je pense à Poppo, qui ne mange de l'anguille qu'invitée par le Baron, dans ce restaurant luxueux de Kamakura.

Non ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a rien d'indélicat, dans les romans japonais, lorsqu'un personnage mange, et qu'il en éprouve beaucoup de satisfaction. Ou de tristesse. Toute la gamme des émotions est contenue dans les repas, qui de plus, ont l'air très bons. Maryse Condé, qui est française, a consacré un livre autobiographique à son rapport à la cuisine – elle est, dit-elle, excellente cuisinière –, mais ce n'est pas ça non plus. Ça sent le procédé – ce qui n'a rien de désagréable, mais aucun procédé n'accompagne Rinco lorsqu'elle cuisine une soupe de potiron, ou un sandwich. Je ne m'amuse pas à construire des théories,

et j'aimerais qu'on ne m'en fasse pas grief ; quelquefois, seulement, j'aimerais être japonaise pour écrire des fleurs, tranquillement, et de la nourriture, tranquillement.

illustration. Soleil rayé, Yannis B.

FABRICE VILLARD

POÈME

Bérangère (pourquoi Cyrus est-il ton frère ?)

ran-, ran-, ranran-, ran-
range, range
range ta chambre
range ta chambre, range ta chambre, range
range ta chambre, aère
aère ta chambre, aère
aère ta chambre
range, aère
Bérangère, range ta chambre
range tes affaires, range
affère
affère
range
range, range
range
ronge
ronge ton chanvre
ronge ton chanvre, Bérangère
ron-, ran-
ronge, ran-
range
et mange
mange, rends
rends, rends
rends
rends-toi compte
rends-toi compte, t'es en pleine croissance
t'es en pleine croissance, Bérangère
alors mange,
mange, t'es en pleine croissance
mange, Bérangère

mange, mange, mange, mange
et ran-, ran-
et tends, tends
tends tes bras, Bérangère
étends tes bras, Bérangère
étends tes bras, étends tes draps
étends tes draps, Bérangère
tes draps
ton linge
ton linge, Bérangère
ton linge, ton linge de corps, ton
corps-décor
étends tes bras, tes draps, tes bas
étends tes bas
et
et
aide
aide
aide, aide
aide-toi, aide
aide-toi et le ciel
tes draps
tes draps, Bérangère
étends tes draps, Bérangère, étends tes
draps
six russes c'est six slaves, s'i s'lave c'est
qu'i s'nettoie, et si c'n'est toi
nettoie
nettoie, nettoie
nettoie tes bras, Bérangère
lave
lave tes mains
lave-toi les mains avant d'passer à
table
viens à table, Bérangère
à table, Bérangère
à taaaaaable
mange
mange, Bérangère
mange, mange
mange, mon ange, mange
mange, Bérangère
mange

MANUELA LEGNA

POÈME EN PROSE

Le syldence

J'ai toujours su, et l'âge adulte me l'a oui-ouïté avec une clarté rassurante, que le syldence est le luxe le plus extradivagant, la suprême marge que la vie me réserve.

Une nuit, alors que dort ma famille, je me zit-zite jusqu'à la porte qui donne sur le jardin. Mon ventre se tord au gnècèlement qu'elle fait en s'oubailant, mais lorsque je la referme, le bruit qui pourrait réveiller la maisonnée n'est plus mon problème.

Je suis dehors.

L'obsclarité est glacée et pulpensible. Elle fluxe un parfum de librancipation. Pieds nus, je rejoins le bosquet odorant, antichambre de la sylverie, où je m'élance, ivre de transgrinterdit.

Je suis dehors.

Je devrais être dedans, mais je suis dehors.

Le calme sonnabule différemment à extérieur. Une chouiboute hulule, des brindilles croust-ent et le viouffle agite le feuillage au-dessus de moi. J'ai froid. Très froid.

Je suis dehors et l'exthorieur est froid.

Je trémapipe de plaisir, incrédule, grisée de possiblations. Cernée de noir et d'humiféerie, je retire mon nuijama et l'adieuse par terre. Folle de youpiment, j'affronte ma plus ancienne crainte, celle de dioramer mon intimité aux rampants, aux bzibzissants, à tout ce qui est assez petit, férovéloce et insaisissable pour y pénétrer.

Je ne numère plus les occasions où, petioute, je m'adinguais de sentir près de mes narines ou du pavillon de ma conqueille le frôlement, saligouille bien que bref, d'un pikpik trop téméraire. Obsessionnelle, j'avais renoncé très jeune à m'assicroiser dans l'herbe lorsque je portais des fluifringues.

La vulnéraexposition de mon corps entier, de mon intimexe particulièrement, me jouasse d'horreur et je me moque de mes terreurs anciennes en goûtant le frisson de cet instanute, de cette liberté déjupée.

Au bout de quelques minecondes, mon attention est accaparée par mes sensamotions — craintefroid, excihonte — si bien que les discrètes fruifruisses de la forêt s'effalencent, oust-ées par le syldence de ma présence à moi-même. Ma respiration s'est tagueulée.

Je suis dehors et je sylvedanse, librancipée.

Je suis une enfant de la noctansylve.

Après cette nuit, il me faut de la reculflexion, ainsi que l'abominaffreux contraste de la gnagnaphonie quotidienne, pour compiger que le syldence sera ma seule latitude en ce mor-monde.

La librancipation du néant. Les instanutes volées.

Mon seul empire.

Rien que le viouffle dans les feuilles.

RITA OMAVA

POÈME

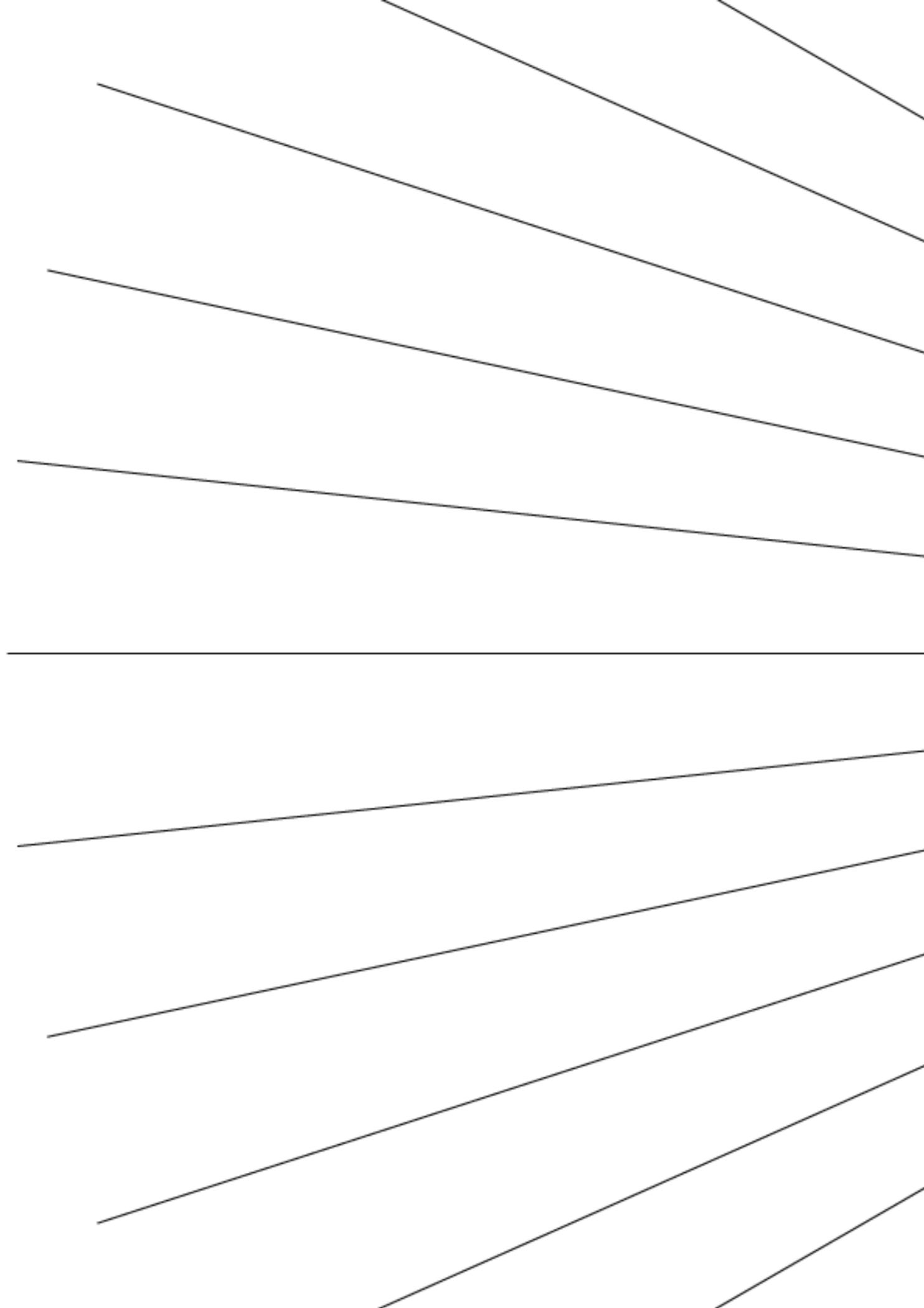
syntaxe

Une erreur de syntaxe
et plus personne ne l'écoute
dans sa bouche il y a de l'or
de l'argent et sur sa langue
des voyelles empêchées et
imprévues
sa parole est une faute
en coupant son élan
ils l'ont clouée au sol
confisquant la bouche
les mots le son le dire
et maintenant qu'elle s'est tue
une entaille brûlante
barre son visage
et maintenant
l'or a disparu

NUMÉRO #01:2022

POUVOIR, POUVOIRS, CONTRE-POUVOIRS

FACE A

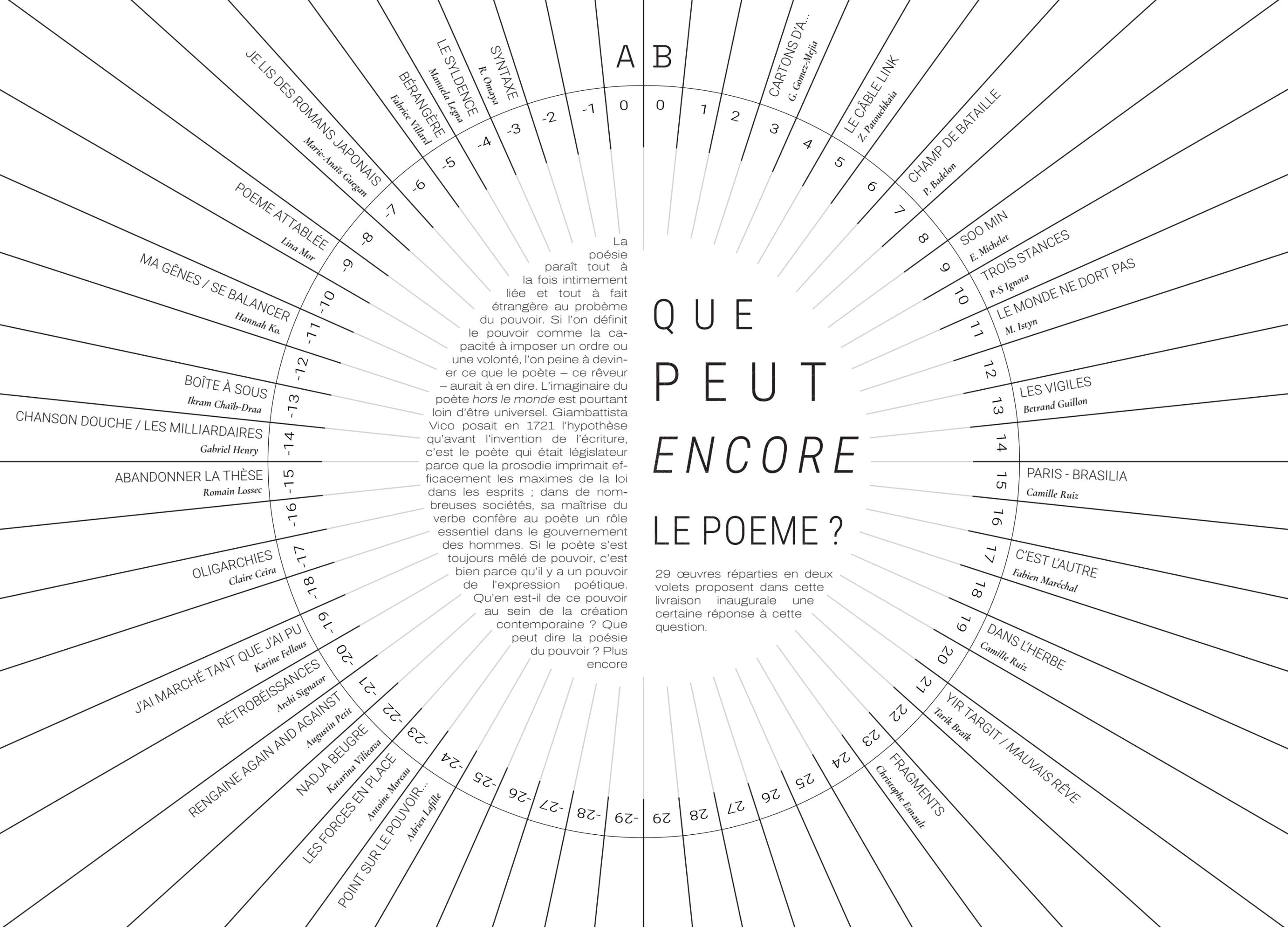


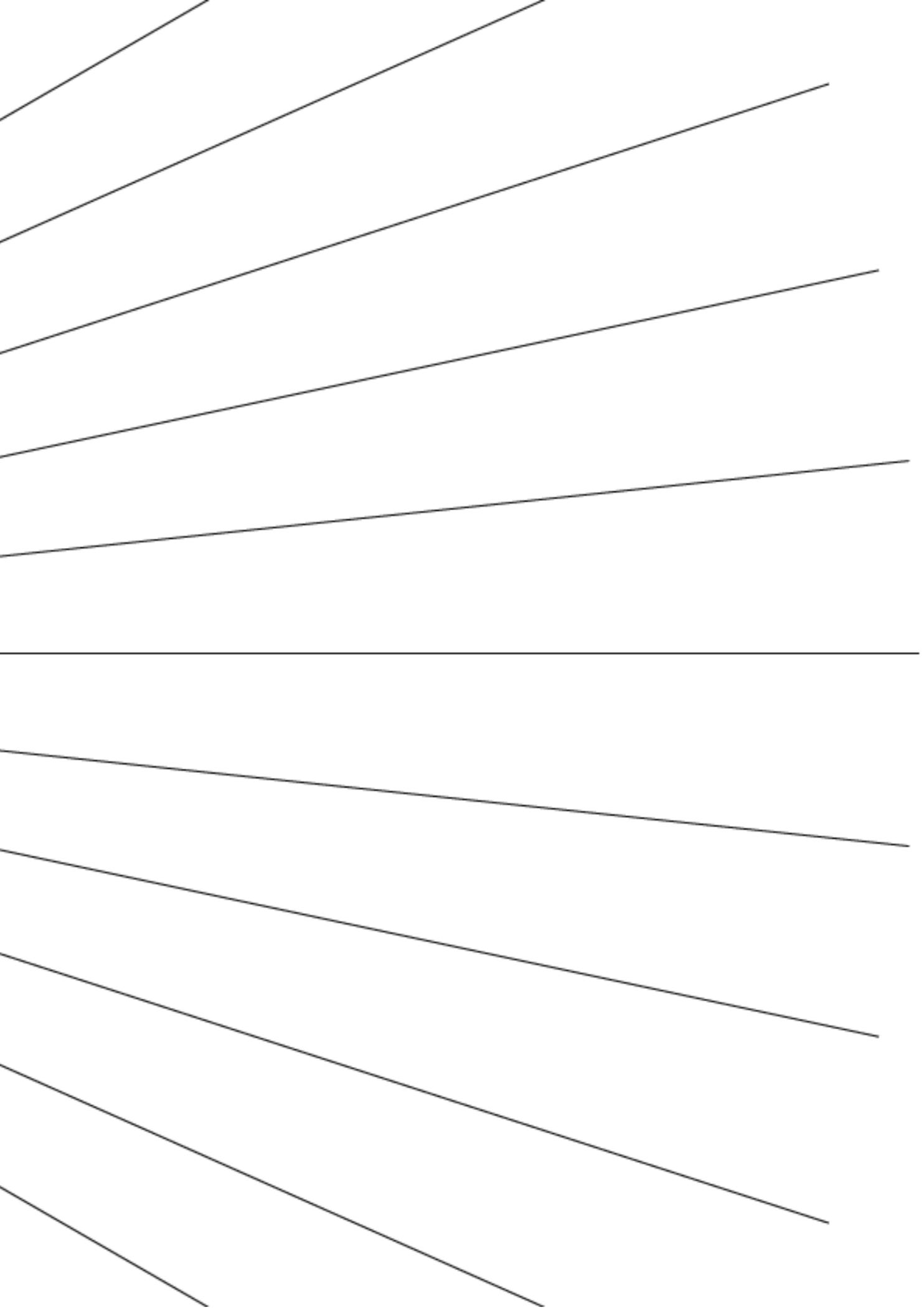
A B

QUE PEUT ENCORE LE POÈME ?

29 œuvres réparties en deux volets proposent dans cette livraison inaugurale une certaine réponse à cette question.

La poésie paraît tout à la fois intimement liée et tout à fait étrangère au problème du pouvoir. Si l'on définit le pouvoir comme la capacité à imposer un ordre ou une volonté, l'on peine à deviner ce que le poète – ce rêveur – aurait à en dire. L'imaginaire du poète *hors le monde* est pourtant loin d'être universel. Giambattista Vico posait en 1721 l'hypothèse qu'avant l'invention de l'écriture, c'est le poète qui était législateur parce que la prosodie imprimait efficacement les maximes de la loi dans les esprits ; dans de nombreuses sociétés, sa maîtrise du verbe confère au poète un rôle essentiel dans le gouvernement des hommes. Si le poète s'est toujours mêlé de pouvoir, c'est bien parce qu'il y a un pouvoir de l'expression poétique. Qu'en est-il de ce pouvoir au sein de la création contemporaine ? Que peut dire la poésie du pouvoir ? Plus encore



A series of approximately ten thin, black, parallel lines on the left side of the page, slanted upwards from left to right. They are evenly spaced and extend from the left edge towards the center of the page.

NUMÉRO #01:2022

POUVOIR, POUVOIRS, CONTRE-POUVOIRS

FACE B

GUSTAVO GOMEZ-MEJIA

POÈME NUMÉRIQUE

Cartons d'Amazon

ARRRGH !

Tel le portrait d'un dignitaire
le sourire d'Amazon
envahissait la ville
et m'inspirait
ces vers
zinzins :

CARTONS D'AMAZON

Cartons d'Amazon
on vous a crevé
les yeux
pour consommer aveuglement.

Cartons d'Amazon
jetés négligemment
sur une poubelle municipale
— publi-encombrants !

Cartons d'Amazon
toujours aussi souriants,
commissures du démon :
votre sourire s'étend
sur les lèvres d'un démon
— alphabet totalisant.

...
L'Ange de la Nouveauté

me soufflait à l'oreille :

« Pourquoi est-ce toujours si bon de diaboliser le pouvoir ? »
et comme par magie dans les rues
je voyais çà et là proliférer des affiches
aux slogans alarmants :
« Amazon sait quels cadeaux tu auras »,
« Stoppons Amazon avant qu'il ne soit trop tard »,
etc.

Voilà où mène le commerce des épices
accélééré à l'extrême —
à l'extrémité du drame planétaire :
\$AMZN +502,05
seuil extractionnaire
au-delà duquel
les bouteilles de pipi
deviennent des armes d'action syndicale !



VIDÉO-POÈME

ZIA PATROUCKHAÏA

POÈME

Le câble Link

oui
je le veux
mais voudrais
ne pas

quand vibre mon cul rougie d'iroquoise
tambour battu les soirs d'avant la guerre des tribus
et quand le matin redemande
l'empereur avide
son tribu
je dis

oui
je le veux
mais voudrais
ne pas

marcher
paratonnerre des regards en saillie
en matière de dressage les mères n'ont pas failli

le notaire n'était pas là le jour de l'héritage
quand la mater d'une main veineuse avait brandi
son verre de Brandi et de l'autre une cassette
Patrick Swayze 1987
soirée entre fille elle avait dit
Swayze avec le 'zi' aiguë d'ecstasy

et j'ai dit
oui
je le veux
mais voudrais

n'avoir
pas
au marcel étendard
des bras gonflés portant en gloire
comme chez Pagnol les bartavelles
du mâle le gibier
perpétuel

mais déjà j'avais
dit oui
je le veux
mais voudrais
n'avoir
pas

quand sur ma nuque
la chatouille humide des boulettes
soufflées des stylos Bic taillées en sarbacanes
par Kevin, Matéo, Jean
Sélim et Stéphane

alors
que j'ai dit non
mais voudrais
n'avoir
pas
à

Sara 2003
avec qui à l'heure où d'autres les cours de danse
je jouais dos à dos à la GameBoy Advance
moi la cartouche Or toi l'Argent
Sara sache que je sens encore
le cœur battant ton odeur de sueur et de Kinder Country
maintenant que j'y repense je n'ai jamais effacé la partie
le jeu est quelque part dans le fond d'une trousse Diddl pink
je crois même que j'ai encore le câble Link



ILLUSTRATION



VERSION COULEUR

PAULINE
BADELON

contre les pouvoirs

ETIENNE MICHELET

POÈME ILLUSTRÉ

SOO MIN



ILLUSTRATION

Soo Min, tu veux que l'on te coupe les cheveux ? Que l'on te cloue les mains sur une planche à sept trous ? Regarde ces hommes qui rotent leur nourriture les joues congestionnées, tripotant des cure-dents. La poésie des Ko H., les moines patriarches, les bras suants entourant des jeunes filles, Prix Nobel du boule et de la révolution des cuisses. Soo Min, tu veux que l'on te refasse le nez ? Tu veux manger des gâteaux gélatineux, des pieds de porcs ? Ou de la tarte à la tortue ? Mascarade ! On a des acariens dans les cils, paraît-il... Soo Min, regarde un peu le pouvoir de l'érection molle, regarde de l'intérieur les abattoirs, la soupe au bouillon de bœufs saignés halal. Regarde les abeilles Soo Min, elles devraient se défendre les abeilles, piquer dans les yeux pour les rendre aveugles les industriels de la corruption, proxénètes et fabricants de cartes à puce. Tapote sur ton téléphone ton agonie, tu en perdras les yeux... Soo Min, on fera des fantômes de ta peau, alors veux-tu prendre un bain de glaçons ? Tu les vois ces hommes gras, les testicules aux abois ? Il faudrait leur masser les omoplates, faire la chambre trois fois ? On fera des oreillers avec tes plumes d'oie... Soo Min, cache ton visage, cache tes pleurs, en pleureuse mortifère, en fille morbide, tu rêves d'être un vampire, de leur mordre la clavicule, de cracher sur leurs portraits faisandés, eux qui grignotent insensiblement des bébés avec leurs yeux de patriarches paille-en-cul. Ivres, ils ont des yeux de chameaux lubriques, fardés de sueur comme des grenouilles avec leurs yeux toxiques... Tu penses sincèrement que toutes les chouettes du globe devraient leur manger les globes. Soo Min, sors un couteau, sors une lame. Fais leur croire que tu veux couper des fruits, puis coupe leur les doigts. S'ils veulent manger des fruits, fais leur manger leurs propres doigts ! Tu les a vu dans leur costumes rigides, ces hommes amphibiens, ces renifleurs de vagins, ils veulent copuler sur des conques en salivant gélatineusement. Ils veulent boire des liqueurs en se masturbant le pouce. Soo Min, crois-moi, c'est le bon jour pour faire un crime, pour cracher la viande, pour briser des mâchoires... Alors sors une lame et taille des joues, coupe des lobes, et saigne, et entasse des vertèbres. Soo Min, ils chatouillent de leurs doigts tordus les aisselles des fillettes, avec leurs ongles vermoulus bruns. Que la lame perce leurs joues de l'intérieur. Que la lame saigne la paroi interne des joues. Qu'elle saigne les muqueuses et les lèvres et tranche les tendons. Qu'elle crève enfin la commissure labiale, l'intermaxillaire, en hachant menu la face dorsale de la langue, sectionnant le frein des gencives comme si on coupait net le frein d'un prépuce puant... Tu n'as pas à rougir ou à pleurer Soo Min, car c'est tout à ton honneur, de découper ainsi la chair des monstres, des hommes-tortues, des hommes-poissons-porcelets. On se souviendra de toi, Soo Min, comme d'un exemple.

P-S IGNOTA

POÈME

Trois stances

« Incapable de n'aimer qu'une femme,
notre mari a pris le nom d'un con sacré. »

隠れキリシタン (Kakure Kirishitan)

« Trop triste à l'idée de quitter ses enfants,
mon père a ri. Mon con est une femme à barbe.
mon père a ri. Mon con est une femme à barbe. »

杏子 イグノタ (Kyōko Ignota)

« Né tant imbu de lui-même qu'il m'entailla,
mon fils a pris le ton d'un con cerné. Et brailla.
mon fils a pris le ton d'un con cerné. Et brailla. »

杏子 マリア (Kyōko Maria)

Extraits de 神谷の第三の目 (Kamiya no daisan'nome).

MYKOLA ISTYN

POÈME

Le monde ne dort pas

Grygoriy le philosophe, entend-moi : le monde ne dort pas !
Maïdan ressemble à une poêle brûlante.
Les pneus en feu crépitent.
La foule coule dans les rues comme de la lave volcanique.
Les rebelles battent les tambours, ou plutôt les barricades.
Non pas dans l'eau mais dans le sang sont lavées les mains des bourreaux.
Les corrupteurs perdent leurs couronnes.
Les hetmans perfides montrent les talons.

Et puis, la guerre.
Deux fronts adversaires.
Et on voit sortir les balles et on entend des explosions de la part de la pseudo-culture envahissante.
Les bottes de l'occupant écrasent l'impératif de Kant.

Oh, est-ce vrai que toutes nos victimes et nos prouesses c'était pour changer le groupement des oligarques par d'autres oligarques
et pour remplir l'Europe par les « ostarbeiters » volontaires.

Mon Ukraine à une vision du monde différente.
La liberté, c'est ton butin.
Le pays des poésies
Améliore ton destin.

Les lois d'actualité qui délimitent la vérité sont des fondements pour le nouvel ordre d'un monde,
non au contenu de seconde main mais le monde du nextmodernisme.

Nos autres mondes ont raison de rayonner dans le ciel du cosmisme avec les soleils des autres valeurs,
d'élever l'Ukraine jusqu'aux espaces cosmiques, aux étoiles des idées et leurs galactiques.

Tes hivers froids passés debout au Maïdan
et les tableaux écrits rouge sur blanc par les blessures sous les pansements
seront vains jusqu'à ce que le pays ait changé sa vision du monde ordinaire
pour les mondes brillants nextmodernes.

BERTRAND GUILLON

POÈME

Les vigiles

I Fin de poursuite
Avant qu'il n'alla en prison
ses cheveux étaient doux comme la soie.

II En un éclair
Il n'y a plus de traces
de cet homme qui a attrapé
plusieurs coups de poing
dans la nuit
le long de la jetée
en contrebas de l'immense parasol.

III Fuite
Le jour venu,
elle partit à pied de chez son époux
sans larme, sans manifestation de colère,
après avoir rassemblé ses affaires
et sortit par la porte coulissante
sans vacarme
au-dessus des irrésolutions des gardes.

IV L'innocence ne s'impose pas
Le ministre m'a demandé de tirer un trait sur mes amis :
je ne l'ai pas écouté
et je n'ai pas réussi
autrement
que dans mes rêves.

V L'approche
Ils ont réussi à nous chasser :
nous avons vu leurs feux
nous avons été saisis de frayeur
nous avons été sous la menace de leurs chiens
Leurs grues de construction ont surgi
Autour de nos tentes et cabanes.
Les lumières des lucarnes
des tours électriques
ont remplacé nos étoiles.

VI Singularité
Nos affaires sont entre les mains des surveillants
dérochées par ceux-mêmes chargés de les redistribuer à la suite des pillages.

VII Angles anonymes
Le match était tendu mais hormis la police
il n'y avait pas de spectateurs.

VIII Les cadavres invisibles
Par crainte du chaos,
Il conviendrait que le gouvernant
encourage la police à enfouir en secret
les victimes.

IX L'empoisonnement secret
Le directeur
a demandé aux vigiles de l'usine
de chasser les pêcheurs
dont les paniers enferment des poissons anormaux.

X Privilège
Ils se retirent toujours à l'abri de leurs enceintes surveillées pour la nuit.

CAMILLE RUIZ

PHOTOGRAPHIE



fig. 01 / brasilia octobre 2019



fig. 02 / paris mai 2019

FABIEN MARECHAL

POÈME

C'est l'autre

Ha, ce n'est pas moi qui l'ai tué !
par balle ou par derrière
ou pour me désencercler
ce n'est pas moi qui l'ai tué
c'est pas moi qui
a-t-il seulement existé ?

C'est pas moi
n'étais pas là
suis vraiment désolé
qui l'ai tué
vais pas m'excuser
pour ce que pas commis
c'est pas moi qui.

La commission d'enquête
le journal l'ont écrit
la vérité indépendante absout
d'une balle deux coups :
sois sage pour dégainer
pas dans le tas s'il te plaît
les témoins sont la plaie.

C'est pas moi qui l'ai tué
pas fait exprès
en plus j'étais exténué
fin de journée
harcelé
mais...
sens du devoir avant tout

aux jeunes ça fait des p'tits trous
c'est pas : de chance
de ma faute.
qu'est-ce qu'il fichait là, aussi !
sur ma trajectoire
dans un transfo
la ligne de mire
qu'on m'a raconté
pas que c'était moi qui l'ai tiré
comme un lapin.
Alors pourquoi
pourquoi, hein ?
demain
pourquoi ne pas recommencer ?

CAMILLE RUIZ

POÈME

dans l'herbe

Crois-tu en la possibilité d'une justesse ? elle tenait sa main retournée vers le ciel, comme si quelque chose allait venir manger dedans. comme si les tours, les bâtiments aux mille fenêtres jaillissaient directement de la pointe de ses doigts. un simple effet de perspective, allongée ainsi, très immobile, la main devant les yeux et la ville scintillante au second plan, sur la coupure de l'herbe. en règle générale les ombres se déplacent, elles ne reviennent jamais deux fois au même endroit. pas dans la même journée. aujourd'hui ne faisait pas exception. les ombres passaient sur les corps, quelle que soit leur matière, elles glissaient, jouaient avec les volumes, les profondeurs, tandis que deux coureuses traversaient la scène, chacune portant une queue de cheval marquant la mesure de leurs pas, une synchronie exacte. elle pensait alors : sauve qui peut. pas comme un danger, mais trois petits mots, qui prenaient de l'ampleur, enflaient jusqu'à occuper son champ de vision. c'était une phrase étrange ; sauve qui peut. à qui appartiendrait ce pouvoir ? dans l'étendue sans relâche piétinée de la ville, de cette ville symétrique, organisée, mesurée, à l'image des coureuses, il fallait toujours rester sur ses gardes. le moindre terrain vague, le moindre vide, la moindre erreur d'être là pouvait produire une violence. quand elle se retrouvait seule, elle pouvait faire apparaître des lieux. marcher dessus les activait et ils devenaient des espaces. chaque jour, à l'heure où les ombres sont encore étendues, elle courrait vers le lac, grisée par le chemin, les odeurs, le silence. c'était une époque de méfiance. on pouvait facilement céder à la magie, aux histoires de puissance, de nature, de langage des arbres. on vous ferait croire que vous portez un très grand pouvoir, dans la région du ventre. que ce pouvoir vous rend forte, que c'est une force qu'il vous faut découvrir, ou apprivoiser. pourtant quand la nuit tombe on devait quitter le parc, rejoindre un cercle, une habitation où les gestes devenaient privés, le corps soulagé de suspendre la réorganisation constante de sa propre fuite. on ne parlait pas du fait secret. que la maison elle aussi exige du corps, qu'elle s'accroche comme une plante parasite sur les gestes. on n'en parlait pas car ce que la maison prenait était moins grave que ce que pouvait prendre l'espace. dehors, avoir un chien était une possibilité. comme transporter autour de soi une petite clôture. sauve qui peut ! le chien mord, il peut même manger. on ne comptait plus les histoires de corps dévorés par un animal. il sait défendre un lien, un membre, une manière. mais regardons de nouveau la paume offerte. bientôt l'ombre glissera en dehors, et la main sera un piège vide. bien sûr un oiseau, un insecte, pourrait s'y poser quelques instants. de quel sens serait-il le signe ? c'était l'époque où il fallait rester vigilante. l'espace grouillait de pouvoirs faciles. on se penchait, on les ramassait par terre, on les retrouvait au fond d'une poche. quand elle courrait très vite, le

chien sur les talons, on aurait dit que ses pas ouvraient un royaume. cette sensation, d'inventer le chemin, d'inventer la ville, de dominer. alors elle desserrait les muscles ; difficile de tenir bon. dans les zones grises de la ville, rien ne lui arrivait jamais. elle savait jouir dans son sommeil, sans que personne ne la touche. comme si son corps suffisait. était-ce un pouvoir ? ces derniers jours, elle avait aussi une voix. on ne sait pas combien de temps ça dure, une voix. elle la laissait parler, allongée dans l'herbe, tout en prenant des notes sur son téléphone. la voix : qui me l'a donnée ? ai-je le droit de la dire mienne ? un oiseau l'a déposée dans le creux de sa main un matin de soleil. non, c'était faux. le chien allongé près d'elle poussait de longs soupis. elle pensait, toujours à propos de la voix : c'est moi qui l'ai nourrie. faux, encore. ni la nature, ni la ville, ni le corps, ni le fait de nourrir. comment être juste, avec soi et les autres, quand on possède un pouvoir, mais pas de croyances ? à quoi servait la main ouverte ?

TARIK BRAIK

POÈME

Yir targit

Qqimey layas yuzayi
ttnadiy anda-tt tifrat
dayen ur d-yegri yiswi
fell-i tyab tafat
taekemt tmmal-ed fell-i
zzayet ur as-zmirent tuyat
deg uqerru-w teyli-d tikti
waqil yefey laetab yer tafat

din-din şşubey yer lmarssa
steqsey-d açal i «voyage»
aças maci d kra
meena xedmey «le courage»
dayen assa
ad uşaley d aeebbaj
ad feyey şya
ad yekfu fell-i lhif d «chomage»

Eddan wussan
yuwweđ-d wass
azekka i yitran
ad nruħ ad nezger tilas
win yettagaden aman
xas kan ad yeqqim yer yemma-s
akka iy-d-nnan
widen yesean ul lebhāl d ayilas

Ʀef ttnaşfa n yiđ
i ncerreg lebhār
xas d asemid
illaq ad neşbar
ađu ad d-yettfeggid
yal udem yeqqaţar

Imut ad d-tteeggid
siwa rebbi i nesea ad y-yeşşar

Ađu yegla-d s lmuĵat
taflukt tettalli tettşşubbu
deg igenni tyab tafat
felley yezi-d waggu
anda-kem ay tifrat
taflukt iqelbitt wađu
mkul wa amek i ikkat
wa ixebbeđ, wa yetteummu

Akka i d lebhār
ulamman tellid d aeewwam
win yufa ad t-yenhar
ad t-yeseblaē deg waman
netta d ayeddar
nekkni nefka-yas laman
yewwi-yay s leyddar
leħzen yurrez imawlan

Duqqeseş-d si targit
ufiy-d d lekdeb kellec-i
ur yi-thuz tallit
ad k-ħemdeş ay sidi rebbi
xas ur lliy di talwit
ad sebrey ilaq-yi
ur nezri iy-yettrajjun tamedit
imi ayeñ id-hkiş d yir tikti

TRADUCTION



CHRISTOPHE ESNAULT

POÈMES

solidarités



Contre les violences et microviolences, on se mobilise. On va leur fendre le crâne à ces managers, ces communicants, ces administrateurs, ces crevures apologues du néo-libéralisme et de l'économie de marché qui congédient le réel et confisquent le langage. On va les taper.

1

Le rassemblement. Cinquante ou vingt mille personnes. Ça importe peu. Le climat ou une autre cause et revendications. Elles ne manquent pas. Un pique-nique géant suivi d'une grande marche. Un petit concert improvisé. Des pas de danse. Des rires. N'approchez pas de l'Elysée ou l'on vous retire un œil. N'enfreignez pas les règles de la propriété privée où vous verrez dix milles grenades de désencerclement vous tomber dessus. Le rassemblement, c'est la fête.

2

Il faut partager les violences administratives, le harcèlement et la placardisation au travail. Si on l'oriente vers les mêmes personnes, elles font un burn-out ou mieux elles se suppriment (résolvent le problème), sans qu'il soit réglé à large échelle puisque les managers l'ont annoncé : « On lance le crash programme. » Les soustractions numériques doivent être massives. On ne peut pas se contenter de quelques suicides survenus sans mé-

5

Lors d'une réunion pédagogique, les enseignants bourdonnent intérieurement avec des phrases en tête qu'ils n'osent pas formuler. « Quel est le sens ? », « C'est quoi ce discours creux bordel de merde ?! », « les injonctions contradictoires, merci bien », « enfumage !! », « Bullshit !! ». Et puis, l'un des enseignants rompit le pain (partagea sa plaquette de Lexomil) et la réunion put reprendre son cours, toute révolte et indocilité muselées, vers ce qu'on aime à nommer un retour à l'apaisement.

6

Désolé, mais je n'amorce pas une discussion sur un registre pensée critique et action révolutionnaire sans prise de rendez-vous préalable. Et je dois consulter mon numérotage pour choisir une heure et une date précise.

3

L'économie solidaire, je suis pour et j'économise pour moi et pour moi seul tout l'argent que je prélève à des gogos. Ça leur évitera d'acheter de nouveaux vélos et de de nouvelles trottinettes électriques ou des vélines à la betterave à huit euros l'une. Voyez comme je suis Robin des Bois !!

4

Je soutiens le gouvernement. Les accusations de maltraitances et de violences étatiques, ça suffit. Les policiers qui ne peuvent plus taper sans être filmés c'est le totalitarisme-orwellien. Ai fait un achat sur Internet. Shocker Power Point Américain Shot bang. 2000 000 volts. Moins de 70 euros frais de port compris. Quand je vois un jeune à capuche ou un gilet jaune qui se détache du groupe pour aller pisser sa 8.6, hop, je lui donne une puissante décharge. Façon deux en un.

7

Nous avons constitué un groupe de travail. Gastronomie. Arts. Création d'un livre unique cousu main. Se réconcilier avec le cosmos. Création d'œuvres à un seul spectateur. Technicité et art du baiser long. À l'expertise on s'en est aperçu, on travaille sur la joie, la joie à vivre et à offrir comme des dons d'amour. On a constitué un groupe de travail. Rejoignez-nous.

8

POUVOIR, POUVOIRS, CONTRE-POUVOIRS

REMERCIEMENTS /

Nous remercions les 35 contributeurs qui ont participé à la collecte de fonds, et sans qui cette revue n'aurait pu voir le jour. Nous remercions les créateurs qui nous ont offert la joie d'examiner leur travail. Nous remercions les auteurs pour leur créativité et leur patience. Nous souhaitons que ce numéro inaugural soit à la hauteur de leurs espérances.

FIN B

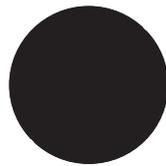
:ARTS:PUBLICS:

:arts:publics:

NUMÉRO #01:2022

POUVOIR, POUVOIRS, CONTRE-POUVOIRS

FACE B



12. GUSTAVO GOMEZ-MEJIA 11. ZIA PATROUCKHAÏA 10. ETIENNE MICHE-
LET 9. P-S IGNOTA 8. FABRICE VILLARD 7. BERTRAND GUILLON 6. LINA
MOR 5. FABIEN MARECHAL 4. CAMILLE RUIZ
3. MYKOLA ISTYN 2. TARIK BRAIK 1. CHRISTOPHE ESNAULT

